

Mimo

Les anges aussi tournent autour des étoiles

Recueil

*L'avenir n'est pas une page blanche
L'encre du passé y sèche déjà
Surtout ne pas effacer
Écrire entre les lignes*

Chaque poème de ce recueil est un chuchotement d'ange, paroles en amont de la parole. Comme les humains, beaucoup d'anges se sont détachés de l'idée de Dieu. Comme les humains, ils ont besoin d'attachement pour survivre. Ainsi chacun s'est attaché à une étoile. Comment les rejoindre ? Simple. Il faut penser l'étoile, veiller, envoyer son âme rencontrer l'ange qui tourne autour de cette étoile, espérer son retour, lui prêter silence. Simple, mais risqué. Comment ais-je pensé chacune des étoiles ? Encore là, simple. Chaque jour, j'ai lu l'horoscope de mon âme. Pas l'horoscope des journaux. Non. Celui des alchimistes. Mettre en haut ce qui est en bas. Vieux rêve d'alchimiste. Au fond, qu'est-ce que la poésie, sinon l'alchimie du silence ? Sublimé. Filtré. Cuit, c'est-à-dire fixé.

Change les natures et tu trouveras ce que tu cherches.

Passages lunaires

Je t'ai aperçu
Tu ne m'as pas vue
Je t'ai parlé
Tu m'as aperçue
Je t'ai écrit
Nous serons-nous vus ?

Vois d'ange

As-tu remarqué ?

Dit l'enfant

As-tu remarqué ?

Dit l'amant

Les anges volent la nuit

J'en vois tout plein la casserole

Tes yeux sont miroir céleste.

Vers les étoiles

J'ai tenté d'imaginer
Que je serais ton amante
J'ai tenté d'imaginer
Que je serais ton amie
J'ai cherché
Dans les fissures de mes silences
Sur les plateaux de mes absences
Loin de tout
Près de toi
Tu serais seul dans ce champ
J'avancerais patiemment
Je ne cueillerais aucune fleur
Non
Les fleurs sont filles de la Terre
J'oserais leur demander
Audacieusement
De te saluer
Puis de se coucher
D'épouser nos corps
Tu les regarderais
Je leurs sourirais
Nous ne bougerions de la nuit
Visages tournés vers les étoiles.

L'envol

Soufflés par ma pensée
Les mots dans l'air jetés
À perte de raison
Déchaînés de leurs sons
S'élancent silencieux
Vers l'horizon brumeux
D'où surgira la Lune
La ronde verte Lune
Perchée sur l'herbe blanche
Crevant un ciel orange
Où volent des papillons
Monarques d'illusions
Semés par la tempête
Qui lève dans ma tête.

Mots de trop

Il les écrivit
Les ficela fermement
Leur sourit un instant
Mais c'est si peu
Peu beaucoup
Et pourtant
Un mot qui s'échappe
Peut beaucoup pour peu
Qu'on ne le rattrape
Tu les auras lus
Dans l'inconstance
De l'envers des idées
Ne remarquas-tu
Ce que fait
Loin des autres
Ce mot qui s'échappe
Est-ce invitation
À tout autre chose ?
Les mots sont malins
Lis les un matin
Lis les deux matins
Ils sont bien malins
Ils se cachent
Dans le sens de travers
Qu'on leur prête
Non sans intérêt
Mais non sans idées
Qu'ils épuisent dans nos têtes
Invente, invente tant
Pour peu qu'il t'en reste
Tiens toi en alerte
Au son des contresens
Aux pieds de lettres vagabondes
De vagues d'âmes moribondes
Cherchant leurs soeurs perdues
Les mots phrases devenues
Paraphrasent parfois
Pour toi mon pauvre émoi

Me crois-tu ?

À jamais

Le feu s'éteint
S'éteint-il
À jamais ?

Elle n'omet son manteau
De froidure elle se vêt
D'emprise de glaçons
Son âme est un palais
Parcouru de frissons
Le jour s'y lève tantôt

Trop tôt

Déjà lui faut aller
Dehors braver la brise
D'en être malheureuse
D'autant elle se méprise
D'autant souffre rageuse
Ce corps qu'il faut traîner

Pourtant

Pourtant à peine hier
Sortait-elle insouciant
Des autres qu'elle croisait
Se croyant indulgente
De ce qu'elle se montrait
À ces passants, si fière

Si belle

Soudain la peur l'habite
Qui sera au détour
Qui, au matin, la verra
Si peu pourvue d'atours
Si laide qu'elle sera
Au jour venu trop vite

Si vite

Pourquoi presser le pas
De qui cacher ces rides
Qui n'a-t-elle embrassé
Quel homme d'elle avide
L'émoi sitôt passé
A-t-elle fui dans l'effroi

Dans le froid
De l'effroi
À jamais

Quelle est l'odeur du silence ?

Mais nous

J'ai une horloge
Grand-frère
Chaque jour je m'y contemple
Dans son temps qui fuit
Elle me trotte hors la tête
Or l'indécence de vivre
Aurais-je le temps de dire
Avec gestes
(Les mots sont si peu loquaces)
Que nulle seconde
Ne meurt
Mais nous
Mais nous ?

(Nous n'irons plus au...)

De hors

D'affolement
De chuchotements
De rapprochement.

Par la face cachée de la lune

Qu'avez-vous vu ?

La Lune est nue

Nul ne s'en aperçut

En êtes-vous déçu ?

Sans titre

On croit avoir trouvé
Le bout de son impasse
Y avoir regardé
Le mur lézardé
S'en être contenté
Or voici qu'on se lasse
De tout et de tout encore
C'est la fracture du hasard
L'indicible recueil de lois
Innommées
Pour cela même toutes puissantes
Non d'être sans noms
Mais d'être gravées
De se faire lectures publiques
Stèles privées
Offertes au grand vent
Sur l'agora de nos pensées.

Épousailles

Qui les eut rapprochés se fut trompé
Qui les crut éloignés se fut leurré
Jamais il ne bougeait
Jamais elle ne parlait
Un beau matin, l'aube rosée séchait
L'empreinte sur le sol encore frémissait
Il s'était rapproché
Elle ne l'avait chassé
Jeu croisé dont seul le jour témoignait
Lente agonie des distances qui effraient
La Stupeur fut fâchée
On l'avait oubliée
Quand donc irons-nous dans les bois marquer
Les vaines limites des temps trépassés
Aurons-nous outragé
La mémoire des pensées
Que dans la nuit le silence veillait
Et que tantôt la patience profanait
Enfin !

Punaises de sacristie

Le bel avantage sur les lézards
Vous lisez !
Vous pensez ?
Vos vérités sont déserts de roches
Râpes cailloux sur quoi rien ne tient
Qu'avez-vous donc dessous la caboche ?
Moult chimères tant risibles de loin
Vos cathédrales se sont échouées
Hier encore c'étaient vos fiers navires
Vagues souvenirs que vous cachez
Sous des plis que plus n'osez vêtir
Ohé donc !
Ohé de la verdure !
Que vous refoulez de vos idées
Pustules qui, lascives, perdurent
Bien entretenues vous m'en croyez
Soyez chiches, soignez votre mode
L'emploi du temps seul vous appartient
Et que pas un sentiment n'érode
L'éloge que vous déclamez,
Terriens
C'est un morne chant plutôt,
Mortels
Gargouillis sans nom que vos gosiers
Laissent monter en vains décibels
N'irez-vous plus au bois qu'aboyer ?
L'Avenir est votre citadelle
Armez-vous donc de vos prétentions
Doctes sottises pour fort bien paraître
Et tirez gloire sur vos Panthéons
Puisque du monde vous êtes seuls les maîtres
Désormais.

Ex corps beaux

Lente pesanteur
Lentement
Plus lentement
Une telle lourdeur
D'heure en heure
Heurte le cœur
La pluie bientôt l'imite
Tombe sur les pierres tombales
Là même où se recueillent
De vieilles vieilles dames nues
Nues sous des robes noires
Qui n'ouvrent que leurs parapluies
N'entrouvrent plus leurs corps
Des corbeaux les épient
Ces âmes montées en graines
Leurs chapelets usés égrainent
Des prières qui n'atteignent guère
Que la hauteur d'où ces noirs augures
Volent leurs vains espoirs
Ils cessent bientôt leur vol
Se perchent tels des maldonnes
Croassent, faute de mieux
Une fumée au loin dessine
Un furtif motif.

L'encre

J'ai jeté l'encre sur le papier
Au point de sa rupture
Là où ma ligne s'est arrêtée
Au bord de l'aventure

Jusqu'où se tait la vérité
Marche-t-elle en silence
Là où elle a tout dévasté
Porte-t-elle sa sentence

J'irai, j'irai vous retrouver
Comme une seconde nature
Là où les mots doux murmurés
Se voient sous leurs ratures

Ne saurons-nous que cajoler

Sur leurs pas
Irons-nous quêter
Des envieux la cadence.

Vérité mensonge

Hommes, qu'y a-t-il de vrai ?
Femme, qu'y a-t-il de faux ?
D'en haut
Qui voit la différence ?
Qui dit
À droite, ils ont leurs torts
À gauches, elle leurs vérités
Quel juge téméraire
Mettrait en péril
D'un ton lapidaire
D'un mot trop subtil
Sa robe fricotée
Son impartialibi
Sa docte vérité
De sa chaire bien assis

Alors,
Qui pèse les mots
Qui les trie savamment
Qui donc
Distribue d'une main gauche
Ce que seule sait la droite ?

Le sait-elle ?

Détourne-t-elle en rond
Pour mieux cacher du vrai
Le faux dont la raison
Maquille si bien les faits
Lequel est sincère
Laquelle des deux croire
Qui sous ses faux airs
Broie ainsi du noir
Vrai, faux
Peu importe
Vous serez toujours
Trop cruelle vérité
Et trop doux mensonge,

- - -

Québec, 1^{er} avril 2012